

HENRY BAUCHAU

L'Écriture à l'écoute

essais réunis et présentés
par Isabelle Gabolde



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans cette suite d'essais, Henry Bauchau apporte sa contribution personnelle à l'élucidation du processus créateur et à la réflexion sur les relations qu'entretiennent l'art, l'inconscient et la psychanalyse.

Les textes que voici mettent en évidence le rôle de la poésie comme champ d'exploration ou de surgissement de la vie intérieure. De même, c'est à l'occasion du travail analytique qu'Henry Bauchau a (re)découvert, dans la résurgence d'une scène enfantine, cette arme réparatrice qu'est l'écriture. Il s'interroge dès lors sur la résonance de la psychanalyse dans son activité d'écrivain, mais aussi sur l'apport de l'entreprise littéraire dans la prise en compte, individuelle ou collective, des forces de l'inconscient et de la psychologie des profondeurs.

Poète, essayiste, romancier, Henry Bauchau vit à Paris. C'est principalement avec Œdipe sur la route (Actes Sud, 1991) puis avec Antigone (Actes Sud, 1997) qu'il s'est fait connaître d'un large public. Paraît simultanément chez Actes Sud une nouvelle édition revue et corrigée, augmentée d'une préface inédite, du grand roman d'Henry Bauchau sur la guerre de Sécession, Le Régiment noir.

DU MÊME AUTEUR

GÉOLOGIE, poèmes (prix Max Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA DÉCHIRURE, roman, Gallimard, 1966 ; Labor, 1986.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966.
LA DOGANA, poèmes, Castella, 1967.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
CEDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUR APRÈS JOUR, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992.
L'ARBRE FOU, récits-théâtre, Les Eperonniers, 1995.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ÉTÉS avec Werner Lambersy, journaux, Labor, 1997.
ANTIGONE, roman, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ d'Eschyle, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
LE JOURNAL D'ANTIGONE, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Actes Sud, Babel n° 384.

© ACTES SUD, 2000
ISBN 978-2-330-08532-2

Illustration de couverture :
Martine Colignon, *La Pensée*, 1999
© Martine Colignon, 2000

HENRY BAUCHAU

L'ÉCRITURE A L'ÉCOUTE

essais réunis et présentés
par Isabelle Gabolde



à Anne Neuschäfer

INTRODUCTION

*Le poète ne dit qu'un mot toute sa vie
Quand il parvient à le desceller des orages.*

P. J. JOUVE

“Psychanalyste par nécessité”, “écrivain par espérance”, Henry Bauchau est poète, romancier, dramaturge. Son œuvre rassemble une grande diversité de genres, son écriture respecte cependant l’unité d’une voix.

Les textes que réunit ce livre balaient trois décennies. Ils inscrivent différentes étapes au cours desquelles l’auteur témoigne de sa vie et de son travail d’écrivain. Ces textes ne cherchent pas à circonscrire une poétique. Henry Bauchau ne se considère pas comme un théoricien de l’écriture ni de la psychanalyse. Aucun vouloir dire ne semble à l’origine du dire. Nous ne lisons pas de projet préalable à l’acte d’écriture, mais un processus de réflexion à l’écoute du sujet et du monde, de l’irruption de l’écriture et de la circonstance.

Pour aller où tu ne sais pas, va par où tu ne sais pas.

Quand elle n’est pas citée, la parole de saint Jean de la Croix est sous-jacente dans l’œuvre de l’auteur et l’éclaire. Nous retrouvons cette “écriture qui se refuse au programme et qui avance en se découvrant”, telle qu’il décrit celle de Dominique Stein. C’est sous cet éclairage que les textes de ce livre aident notre lecture de son œuvre, mieux, qu’ils la poursuivent : car ils suivent, eux aussi, ce travail souterrain de l’écriture ; ils respectent le son d’une voix.

Qu'est-ce qui, chez cet auteur, et par un paradoxe assez rare, va de la psychanalyse à l'écriture ? Quel chemin permet à la psychanalyse de trouver et peut-être même d'accompagner Lao-tseu ?

Opposés dans notre pensée collective, ces espaces de pensée se côtoient sans s'affronter dans l'écriture de Bauchau, ils entrent en résonance. La lecture de *L'Écriture à l'écoute* est celle d'un livre et non celle d'un éventail de pensées ou de connaissances. L'auteur marche avec le texte, avec la réalité qui marche à ses côtés. Il semble que la voix d'Henry Bauchau ne commente pas. Elle dévoile. Elle paraît destinée à être entendue plus qu'interprétée.

Veiller dans une Chine intérieure

L'entrée en contact avec la poésie chinoise et la pensée de Lao-tseu ne se transmet pas par la lecture, souligne l'auteur. L'approche possible est celle de "l'attention portée à la façon de vivre et de réagir à l'événement du Vieillard-Enfant", ajoute-t-il, parlant de Diotime, et peut-être de lui-même, face à la rencontre avec Lao-tseu*. L'écoute intérieure et patiente de la circonstance ne peut être séparée de la route qu'elle ouvre et engage à poursuivre.

Cette attention à l'événement advient par la vertu du non-vouloir – du *wou-wei* de la pensée chinoise –, par une disponibilité d'écoute et, ainsi, par l'appri-voisement du monstre inconscient. L'acte d'écriture se déroule ensuite selon ses propres règles. L'expérience de l'une ou l'autre réalité : le rêve, l'histoire, l'imaginaire, devient écriture lorsque l'auteur parvient à rendre la résonance du monde dans sa langue et ses mots. Il raconte comment, pour retenir ces sensations en mouvement, il se fait "mouvant comme elles" – immobile et en mouvement comme

* Cf. Henry Bauchau, *Diotime et les lions*, Actes Sud, 1991.

l'eau, élément qui dans la pensée chinoise symbolise le mieux cette non-résistance de la conscience, qui est éveil immobile et mouvement. Lieu où l'immobilité est apparente car, comme dans le labyrinthe de l'analyse ou dans toute situation réellement humaine ou créatrice, on est à l'écoute.

L'oreille de l'écriture

Dire, pour l'auteur, semble passer par un retour aux premières couches d'une *géologie personnelle*. La "tanière du tigre", "la hache de pierre" sont signes, dans le texte, d'un mouvement creusant en direction d'un passé au-delà d'une mémoire personnelle. "C'est [ma] préhistoire [...] que je dois, dans l'ignorance et l'obscurité renouvelée du temps des séances, essayer de dire." Le processus analytique ouvre le passé et l'explore. Il ravive en lui certaines potentialités inaccomplies. Or, entendre l'espérance parfois oubliée de son passé fait percevoir la *mémoire de son futur*. Les qualificatifs qu'utilise l'auteur pour parler de son deuxième analyste paraissent dès lors s'adresser directement à son écriture. "[...] les formes pyramidales de sa présence et de sa parole étaient entièrement gravées d'écritures passées ou à venir."

Le temps des séances semble rassembler les temps et animer les connivences qui existent entre eux dans le temps de l'écriture. La voix donne une continuité à des temps apparemment séparés, à des réalités apparemment sans contact ; elle retentit au rythme du monde inconnaissable dont elle est une partie. Un réseau de correspondances, d'ententes est suscité, restitué par l'écriture. Par cette connivence des temps, cette écoute qui donne son droit à l'imaginaire et au rêve, circonstances au même titre que les autres, les parties séparées mises en résonance recouvrent une unité. La discontinuité de ce qui affleure à l'oreille s'épanouit dans le présent de

la parole continuée*.

Reconnaître pleinement les profonds ancrages et l'indomptable mobilité de la psyché humaine où la psychanalyse, constamment ouverte par vocation au passé et au futur des malades, ne travaille pourtant que dans l'avènement éphémère du présent, de ses apparitions fuyantes et de sa fragilité.

C'est par cette attention à l'événement, par la disponibilité que l'on a de l'accueillir dans son propre présent, au moment où il arrivera, que les routes de Lao-tseu et de l'analyse nous paraissent dialoguer dans l'écriture.

Vivre en écriture

“J’aimerais vivre en écriture**” est le début d’une phrase de l’auteur au cours d’un entretien où on le questionne sur le devenir de ses personnages, l’écriture est pour lui une “forme de vie”, une réalité au sens plein. Elle est un événement qui ne s’épuise pas plus que la vie ; elle est une expérience qui appartient autant aux personnages qu’à l’auteur et, ajoute-t-il : au lecteur. Le roman n’entend pas mener ceux qui l’écoutent à des conclusions prévues. Le dialogue est perceptible entre la pensée consciente et la pensée inconsciente. Le lecteur que nous sommes prend part à ce mouvement souterrain, intérieur à l’écriture de Bauchau comme à la démarche analytique.

La lecture des textes qui suivent nous met en présence d’une pluralité de sources énonciatives. Une parole est dite, il peut s’agir d’une parole entendue

* La disposition non chronologique de ces textes se comprend dès lors sans ambages. Le repère chronologique nous a paru arbitraire. Le travail de disposition des textes cherche à respecter l’unité de voix du livre.

** “Entretien avec Henry Bauchau”, *L’Œil-de-Boeuf, Rencontre Henry Bauchau* (Paris), n° 17, avril 1999, p. 10.

en rêve, surgie de l'analyse, d'un personnage fictif ou réel ; l'auteur remonte ainsi un chemin, d'une source de parole à l'autre, avant d'être face à son évidence : la parole perçue est la sienne. Plus qu'une parole, elle est une "prophétie jaillie de moi-même car tout mon passé s'y trouve, et le chemin à parcourir est indiqué".

Lire la voix d'Henry Bauchau nous met parfois en présence fugitive d'une parole que, sans être à même de l'énoncer, nous portions enfouie en nous-mêmes : son texte est entré en résonance avec elle, l'a dévoilée et nous l'a appropriée. Lire de cette manière, entendre cette voix affleurer dans le présent de notre lecture, c'est être rapproché de soi-même.

ISABELLE GABOLDE

LA CIRCONSTANCE ÉCLATANTE

Le souvenir de la scène dominante de mon enfance ne m'est revenu qu'à la fin de ma première analyse. J'ai cru d'abord qu'elle se situait dans la maison chaude, celle de la lignée maternelle, pour m'apercevoir peu à peu, à travers l'écriture, qu'elle se situait dans celle de la lignée paternelle. Nous avons habité cette maison pendant les dernières années de la guerre de 14-18, dans l'atmosphère lourde de l'occupation, au centre des conflits et de l'ambiguïté du père. J'aimais cette maison, je l'aime toujours et il a fallu le passage par l'analyse pour que je puisse reconnaître ce qu'elle avait été pour moi et la nommer la maison froide.

La scène se déroule dans une chambre aux cloisons de bois qui s'ouvrent sur une large fenêtre et je suis seul avec mon frère aîné, celui que, dans *La Déchirure*, j'ai appelé Olivier. C'est l'hiver et la fin d'une belle journée. Il fait froid dehors et on ressent avec plaisir, au milieu des jouets épars, la chaleur de la chambre. Aucun son ne nous parvient de la maison ni du jardin, il n'y a aucune présence, aucune absence de grande personne.

Olivier se balance sur un grand cheval de bois et la pulsation de la bascule sur le plancher anime et articule fortement la scène. Olivier suce son pouce droit et tient les rênes de la main gauche, il est entièrement absorbé – comme lui seul peut l'être – par cette double et magistrale opération. Il porte un casque brillant surmonté d'un panache rouge et une